

BEL
GIQUE
VAGA
BONDE

Là où vont les forêts

AUX CÔTÉS
DES GARDES
FORESTIERS
DE BIÈVRE



«Attention, un scolyte géant !»



C'est un métier d'arbres en coupe et de réensemencements, de Glock au ceinturon et de passion partagée, d'équilibre délicat, surtout, entre économie et protection du vivant. Un métier où l'on compte en crises plutôt qu'en années. En mai, « Wilfried » a chaussé ses grosses godasses et défilé les tiques aux côtés des gardes forestiers de Bièvre. On a parlé gibier qui explose, grenouilles qui disparaissent, démantèlement d'un réseau de trafic de cannabis et gros monsieur tout nu qui boit un cubi de rouge assis en tailleur sur une souche.

RÉCIT
NICOLAS
LAHAUT
PHOTOS
OLIVIER
PAPEGNIÉS

Xavier enfle sa veste tout-temps, tissu vert foncé imperméabilisé et anti-ronces, épauettes pour le port des insignes de grade — lui porte l'insigne argent —, quatre poches extérieures, deux intérieures, doublure amovible et intercalaire respirant ; fermeture éclair et boutons-pression sur le devant, un cordon de serrage à la taille, un insigne de poitrine. Il enfonce sa casquette sur sa tête. Le pistolet semi-automatique de fonction reste dans son coffre à la maison. Logiquement, il devrait le porter en permanence à la ceinture, mais il n'en raffole pas, c'est lourd, c'est chiant et puis ça biaise le contact avec les gens dans la forêt, ça déséquilibre la relation, ça intimide. Xavier est plutôt du genre diplomate. Un épris de feuillus bien avant d'être fic. Il rigole : « Tu es venu en short au royaume des tiques ; la classique du citadin. J'espère que tu as quelqu'un à la maison pour t'inspecter l'entrejambe ce soir. »

Il monte dans un Dacia Duster, le sien, les gardes forestiers de la brigade de Bièvre, commune du sud de la province de Namur, n'ont pas de véhicule de fonction, aucun des trois cent cinquante agents du Département de la nature et des forêts de la Région wallonne, à vrai dire. Les caisses sont vides. Chaque garde utilise sa voiture familiale. Mieux vaut ne pas rouler en C3 si on compte rivaliser avec les ornières.

Le Wellinois prend la route de son triage, le territoire dont il a seul la charge, mille cinq

cents hectares de résineux en damier, de fûtes de hêtres et de chênes, de chemins forestiers, de pâtures qui s'étendent du nord de Bièvre jusqu'aux abords de Haut-Fays, un petit bourg sans histoire, si l'on excepte l'ancien « camp Saint-Hubert » bricolé en 1942 à hauteur du chemin de Proigy, six baraquements, un pavillon, où créchaient une cinquantaine de jeunes volontaires qui s'adonnaient à de menus travaux communautaires. Quand les officiers allemands leur avaient cherché des noises, en 1943, ils avaient filé rejoindre le maquis de Graide avoisinant.

Xavier est le seul des six gardes forestiers de sa brigade à ne pas habiter sur son triage. On se fout souvent de sa balle, on l'appelle le citadin, lui qui a grandi à Namur, qui a débarqué en Ardenne à presque la trentaine après une première vie d'acheteur de bois. Il est entré en fonction au temps fort de la peste porcine africaine. « Je compte en crises, c'est plus facile pour me repérer dans le temps que les années. »

En septembre 2018, cette maladie virale qui s'attaque aux pores et aux sangliers avait sauté des centaines de kilomètres depuis l'Europe de l'Est, lobé l'Allemagne et frappé la Gaume sans prévenir. « Certains disent qu'un routier roumain aurait jeté un saucisson contaminé dans un fourré, d'autres que des chasseurs auraient relâché dans la nature des sangliers venus des pays de l'Est. Ce qui est sûr, c'est que l'homme en est la cause. » Rapidement, on avait mis les forêts de l'extrême sud du pays en quarantaine, stoppé toute activité économique et touristique, déroulé 280 km de clôtures. Aux côtés des chasseurs, les gardes-chasses réquisitionnés de partout traquaient les sangliers. Il avait fallu tous les tuer. Des milliers d'hectares de forêt sont restés cadennassés pendant plus de deux ans. Un désastre social et économique. Xavier en a vu, des producteurs en pleurs, alors qu'il quadrillait la région. « Les forestiers de Gaume n'avaient toujours pas le droit d'exploiter les arbres, quand la crise du scolyte était au plus fort. Des milliers d'hectares d'épicéas ont crevé sur pied dans l'impuissance générale. En fait, il n'y a pratiquement plus d'épicéas en Gaume. »

Il arrête son Duster à hauteur d'un grand épicéa assailli par les champignons, on dirait qu'un escadron de petites soucoupes volantes s'est encastré dans le tronc. « Celui-ci est scolyté. Quand ils ont des champignons, c'est sûr, ils sont cuits. Ça me rend malade de voir ça. » Il le marque au marteau. « Un arbre scolyté, ça doit être vendu rapidement pour éviter qu'il contamine ceux qui l'entourent. Les acheteurs en feront du papier ou du bois de chauffage. »

Le scolyte : la terreur absolue des forestiers. Un coléoptère de cinq millimètres qui perce l'écorce des arbres et les dévore de l'intérieur. L'insecte décime les épicéas ardennais depuis l'été 2018. La laute à une météo toujours plus chaude, toujours plus sèche, qui prive les arbres, assoiffés, de leurs défenses naturelles. Ralentie par les intempéries de juillet 2021, la crise a repris de plus belle en 2022. « Normalement, l'arbre perçoit l'attaque des scolytes et secrète de la résine pour les neutraliser. Un été chaud, ça passe, mais quand ils se multiplient..., explique



Xavier. La forêt telle qu'on la connaît meurt. Elle va changer, c'est inévitable. Il reste à voir comment on va s'adapter. »

On s'aventure dans une clairière où serpente une rivière. Sur le haut d'une butte taillée en escaliers, une stèle rappelle le combat perdu d'avance des maquisards du bois de Graide, en septembre 1944. Trente-sept résistants cernés de toutes parts par mille deux cents soldats de la Kriegsmarine. Les troupes alliées étaient arrivées quelques jours trop tard. La forêt peut se souvenir longtemps des déviances belliqueuses du genre humain. Les arbres, déchiquetés par les balles et éclats d'obus continuent leur croissance, s'épaississent autour des blessures. On appelle ça le bois mitraillé. Il y a souvent eu des accidents dans les scieries, des décennies après les combats, quand les lames destinées au bois rencontraient la mitraille.

Au milieu de la fraîche coupe d'épicéas, un tronc décharné d'une dizaine de mètres, mort,

se dresse en solitaire. Xavier explique : « On l'a laissé pour la biodiversité. Les insectes, les petits mammifères, les oiseaux peuvent s'y réfugier. » La chose semble fonctionner : on lui fait remarquer une queue touffue rayée qui dépasse d'une brèche au sommet de l'arbre.

Il saisit dans un sursaut son téléphone, fait vibrer celui de Virginie qui gère le triage voisin : « J'ai un raton laveur en haut d'un arbre mort. »

— Et bien sûr tu n'as pas pris ton arme.

— Tu sais bien je n'aime pas ça.

— Je prends mon calibre 20, j'arrive. »

On prend conscience qu'on vient de mettre le petit mammifère dans un fameux pétrin. La garde forestière jaillit des broussailles un Glock au ceinturon, un fusil à canon lisse de type basculant sur l'épaule. Virginie explique que le raton laveur, originaire d'Amérique du Nord, fait partie des espèces exotiques envahissantes préoccupantes pour l'Union européenne. Avec ses petites mains adroites, super mignonnes, il s'empare facilement des œufs de batraciens, des mollusques et même des petits oiseaux pour casser la croûte. Il est aussi hourré de virus. La palme de la connerie revient au genre humain qui l'a introduit dans nos contrées, dans les années 1930, essentiellement pour sa fourrure. Certains trouvèrent assez trendy de les promener en laisse pour impressionner leur quartier. Puis l'animal s'est échappé dans la nature. À vrai dire, presque toutes les espèces qui déséquilibrent la biodiversité wallonne, les bernaches du Canada, les écrevisses rouges, les rats musqués, sont arrivées ici par le fait de l'homme.

On croit un court instant que l'entrée en scène providentielle d'une petite fille au bras de son grand-père suffira à épargner la vie de l'animal. Hors de question de descendre un Meeko devant le public cible de *Pocahontas*. Après une brève papote avec les gardes forestiers — « Tiens, qu'est-ce ? — Ça, monsieur, c'est un piège à scolytes, mais c'est surtout utile pour mesurer sa recrudescence, quand le scolyte débarque, rien ne l'arrête tant qu'on en coupe pas les arbres attaqués » —, le duo reprend vite son chemin. Du haut de son arbre, alors qu'il dévoile sa frimousse de bandit, le raton laveur se prend une volée de plombs bien sentie qui ne lui laisse aucune chance.

On espérait de l'action, de la castagne verbale, la foire d'empoigne qu'on nous avait contée, « Machin, t'as déjà la moitié des feuillus de Vresse détaillés en bûches dans ton jardin, tu ne peux pas en laisser pour les autres ? », « Sérieusement, une telle somme pour un bois sur pied dans un terrain en pente, t'as gagné au Subito ou quoi ? » Rien de tout ça. La vente annuelle de bois de chauffage de la commune de Vresse-sur-Semois se passe dans le calme le plus religieux.

Arnaud Allard, le jeune bourgmestre de 32 ans — l'histoire est assez folle : patron de camping, il était cinquième de la liste « Ensemble pour une commune dynamique », en 2018, quand contre toute attente il a coiffé au poteau sa tête de liste par cinq voix



Chaque citoyen peut réclamer quinze stères de bois de chauffage annuels moyennant une contribution dérisoire. Ça apaise les esprits.

d'écart — annonce le prix de lancement d'un lot, tout le monde lève la main, on surenchérit jusqu'à ce que les reins les plus solides l'emportent. « C'est plus calme qu'à Bièvre, car à Vresse-sur-Semois, les habitants bénéficient encore de l'affouage », précise Aurélien, membre de la brigade de Virginie et Xavier. L'affouage, héritage médiéval, consiste à réserver une partie des bois communaux à l'usage domestique des gens. Chaque citoyen peut réclamer quinze stères de bois de chauffage annuels moyennant une contribution dérisoire. Ça apaise les esprits. Ceux qui ressortent les mains vides de la vente du jour auront au moins ça.

Sur son triage, essentiellement fait de bois communaux, Aurélien a déterminé les lots d'arbres qui sont mis aux enchères par la commune, et que les acheteurs viendront couper eux-mêmes après acquisition. Les ventes de bois marchands et de chauffage représentent un apport conséquent au budget des communes. Une grande partie du travail d'Aurélien et de ses collègues va ainsi à la sylviculture : couper des arbres, en replanter, assurer la conservation et la régénération de la forêt, la protection du vivant qui la peuple. Il faut souvent batailler avec les communes toujours promptes à en demander davantage, rappeler à des mandataires élus pour six ans, désireux de financer leurs projets, que la forêt avance à un autre tempo, que ce qu'on coupe aujourd'hui, on ne le coupera pas demain.

On part sillonner le triage d'Aurélien, adossé à la frontière franco-belge. Le natif

d'Houdremont, juste à côté, en connaît les moindres recoins. Là, ce gros barrage que ces brigands de castors, opiniâtres, rebâtissent en deux-deux à chaque fois que le propriétaire du terrain inondé le disperse. Là, cette route qui s'affaisse, sous laquelle une smala de blaireaux roupille en attendant d'aller souper dans le champ de maïs avoisinant. Là, le long du ruisseau de Fumal, une mosaïque de milieux humides, des mégaphorbiaies, des groupements fontinaux, des bas-marais acides, des jonçales, des saussaies, toutes sortes de noms auxquels on ne comprend rien, témoins de notre ignorance et de la richesse des lieux. « Ici, j'ai récemment dû mettre un PV à un agriculteur qui arrachait sa haie, sans autorisation, comme si on était encore dans les années 1980. »

Ce n'est pas l'aspect du métier dont il raffole le plus — pas toujours évident, pour l'ambiance de quartier, de coller une prune à son voisin quand celui-ci pulvérise à moins d'un mètre de la voie publique —, mais les gardes forestiers sont avant tout des officiers de police judiciaire. Il arrive même qu'ils se muent en enquêteurs. Un jour qu'il inspectait son triage, au détour d'un chemin forestier, Aurélien tombe sur un bon gros dépôt clandestin des familles. Une cinquantaine de sacs-poubelles, au moins. Il les éventre, dans l'espoir de trouver un indice sur l'identité du malotru qui souille sa forêt, et découvre des kilos et des kilos de déchets de cannabis. Au milieu des restes de chanvre : un relevé de compte avec une adresse, une maisonnette isolée, à Bohan. Une rapide recherche



à la commune lui permet de constater que le propriétaire de la maison est décédé, que faute d'héritier, elle est actuellement à l'abandon. Le garde forestier se met en planque dans un jardin avoisinant, chaise de camping, sandwich, jumelles, mais fait chou blanc. Un collègue repère, quelques semaines plus tard, une voiture garée devant les lieux. Il prend le numéro de plaque. Un gars de Ganshoren. On constate rapidement que la voiture sillonne la Wallonie de long en large. Le dossier est transmis aux collègues de la police judiciaire fédérale. Peu après, en ouvrant son journal matinal, Aurélien avait lu : « Plantation de cannabis à Bohan : 814 plants découverts, les investigations pourraient mener au démantèlement d'un réseau. »

« J'ai fait un saut de deux cents kilomètres il y a presque quinze ans pour venir travailler ici. Même si ça m'affecte de voir la forêt malade, je referais mille fois ce choix. » JULIE

Une femme qui martèle dans les bois ardennais. Allons bon. Une Tournaisienne d'origine, qui plus est, la belle affaire. Ils n'étaient pas forcément tendres, les anciens, quand Julie a enfilé pour la première fois son gilet norvégien vert foncé, épauettes et poche de poitrine avec insigne — argenté, lui aussi. « Puis ils ont vu que je faisais tout aussi bien qu'eux et ça s'est bien passé », sourit-elle. En primaire déjà, dans les petits carnets où l'on s'épanchait sur sa couleur favorite, sur son artiste coup de cœur, elle notait à côté de la mention « métier que je ferai quand je serai grande » : garde forestière. « J'ai fait un saut de deux cents kilomètres il y a presque quinze ans pour venir travailler ici. Même si ça m'affecte de voir la forêt malade, je referais mille fois ce choix. »

On arpenté une plaine peuplée de jeunes douglas plantés deux jours plus tôt. On a noué de la ficelle de chanvre trempée dans la graisse de mouton pour éloigner les chevreuils tentés d'en faire un encas. On a laissé des bandes herbeuses entre les plantations en espérant que le gibier aille se repaître là. Surtout, on a mixé les douglas avec des épicéas, et on intercalera des mélèzes d'ici un an. « Avant, on n'aurait planté qu'une seule essence. Comme les sécheresses s'enchaînent, que les maladies se multiplient, on diversifie les plantations sur une même parcelle pour éviter de tout perdre d'un coup. Le mélange freine la propagation des maladies. Les anciens avaient la belle vie : ils pouvaient planter un épicéa la tête en bas, ça poussait quand même. Pour nous, c'est un combat permanent, et



Les gardes forestiers savent que la situation ne s'améliorera pas. Ils observent quotidiennement les effets du dérèglement climatique. L'épicéa, roi des forêts wallonnes, est déjà bien mal en point. Il ne résistera pas à la hausse des températures.

malgré nos efforts, on essaie beaucoup d'échecs.»

Les gardes forestiers savent que la situation ne s'améliorera pas. Ils observent quotidiennement les effets du dérèglement climatique. L'épicéa, roi des forêts wallonnes, est déjà bien mal en point. Il ne résistera pas à la hausse des températures. Certains prédisent sa disparition à l'horizon 2050. Avec les maladies, les mélèzes et les douglas ne tiendront pas beaucoup plus longtemps. Alors on cherche des alternatives, on tâtonne, on fait des essais. Les paramètres à prendre en compte sont nombreux, les incertitudes aussi. On parle du cèdre de l'Atlas, du pin noir de Corse, de celui de Calabre. L'ennui : le marché ne s'est pas encore résolu à opérer sa mue. L'industrie refuse de s'adapter. Et les communes se plient à leurs desiderata. « L'industrie veut de l'épicéa. Donc on plante encore de l'épicéa. Parce que tout le monde est dans l'inconnu. À l'avenir, il va falloir que les communes changent leurs philosophies, acceptent de faire moins d'argent sur la forêt. Aujourd'hui, si on leur dit qu'on va planter des pins, ils nous répondent : mais qu'est-ce qu'on va faire avec ça ? »

Cédric rejoint Julie. Il travaille sur le triage voisin. Vingt-cinq ans qu'il est dans le métier. L'un et l'autre se donnent souvent des coups de main dans leurs tâches respectives. Ils prennent la route vers une toute jeune plantation de chênes sessiles. En chemin, ils s'arrêtent à hauteur d'un débardeur occupé à déplacer des grumes. Souvent l'opération endommage les chemins, au grand dam des vétérinaires qui s'empêtrent dans des ornières gigantesques. Les gardes forestiers s'assurent que ça n'arrive pas. Un gars baraqué, partageant des traits avec George Brassens, s'extrait de la machine. Cédric semble le reconnaître. « On se connaît nous deux, non ? » Le gars reste silencieux une dizaine de secondes. Lève le menton : « Toi, tu me dois une bière. » Quinze ans plus tôt, quand Cédric travaillait à Bertix, le sosie de Georges lui avait tendu un joli bois de cerf qui faisait la paire avec celui que le garde forestier venait de trouver. Cédric lui avait promis une bière en remerciement et ils ne s'étaient plus jamais croisés.

On arrive sur la plantation de chênes sessiles. Julie et Cédric vérifient que le locataire de la chasse sur laquelle elle se trouve s'est correctement acquitté de son obligation de protéger les plants en les aspergeant d'un répulsif à gibier. « Ça n'a qu'une demi-utilité », regrette Cédric. « Dans un mois, il aura plu quelques fois et les chevreuils pourront s'en donner à cœur joie. Et s'il ne pleut pas... Ici, on va demander au chasseur d'ajouter un grillage autour de certains plants, mais c'est impossible de le faire pour chacun d'entre eux. »

Julie explique qu'elle avait déjà mis des chênes au même endroit il y a deux ans. La sécheresse et les chevreuils s'étaient chargés des cas d'une bonne moitié d'entre eux. Les dernières années, la quantité de gibier a complètement explosé en Ardenne. Planter des arbres est devenu un vrai casse-tête. La faute, essentiellement, à la pratique de la chasse, qui s'est muée chez certains en un fameux business.



Reportage photo réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme.

Les dernières années, la quantité de gibier a complètement explosé en Ardenne. Planter des arbres est devenu un vrai casse-tête. La faute, essentiellement, à la pratique de la chasse, qui s'est muée chez certains en un fameux business.

« Au départ, la chasse, c'était pour bouffer et pour réguler le gibier. Mon grand-père, il allait tirer un sanglier pour le bouffer », se souvient Cédric. Aujourd'hui, de nombreux chasseurs d'un jour, venus des quatre coins de la Belgique, et qui tirent pour se divertir, paient des montants considérables aux propriétaires et locataires de grandes chasses pour venir s'adonner à leur hobby. « S'ils voient peu de gibier... ils ne sont pas contents. C'est là qu'interviennent les dérives liées au nourrissage qui accroissent les populations. »

En quittant le triage, passe à côté d'une mare aux abords d'une zone marécageuse. Julie la regarde pensivement. « Il y a un déclin terrible des batraciens, ces derniers temps. En quelques années seulement, c'est monstrueux. »

— On sait la raison ?

— La destruction des milieux, la pollution, les pesticides, les voitures, les rats laveurs... Je ne pourrais même pas te dire qu'elle cause prédomine tellement il y en a.

— Disons l'homme.

— Disons l'homme. »

On s'est attablé à la petite terrasse improvisée sur un carré d'herbe, de l'autre côté de la rue de Bouillon. Aux bonheurs de Sophie, l'unique café de Bièvre. Xavier, Julie et Cédric ont fait sauter l'uniforme : c'est le week-end. L'équipe se fait klaxonner toutes les deux minutes, tantôt par un bûcheron, tantôt par un vendeur de bois. On leur fait remarquer qu'ils semblent être connus de la moitié de la commune. « Et à nous tous, on en connaît l'entièreté sur le bout des doigts, sourit Xavier. La territorialité, c'est le cœur de notre métier. Nos triages, on les gère comme si c'était nos propres bois. Il y a un gros rapport affectif, on en maîtrise chaque recoin. La forêt, c'est nous, quoi. »

À tel point qu'il peut arriver que les autorités fassent appel aux gardes forestiers en cas de disparition ou, comme récemment à Viroinval, de traque de fugitifs. La cavale éclair de Marc Dutroux, en 1998, avait d'ailleurs été écourtée par la vigilance d'un garde forestier de Chiny. Il y a peu, Cédric explique qu'il a retrouvé un homme pendu à un branche après un signalement de la police. Xavier concède s'être fait à l'idée qu'il allait un jour ou l'autre tomber sur quelque chose de grave. « Avec les suicides en forêt, les vieilles personnes qui se perdent et qu'on retrouve trop tard... Je n'y couperai pas. »

— Bon, sinon, vous n'avez pas quelque chose de plus joyeux à raconter ?

— Souvent, on tombe sur des gens en pleins ébats, rigole Julie. Généralement, quand tu vois une voiture au milieu des bois avec les vitres couvertes de buée...

— Ah, ça c'est drôle.

— Une fois, au détour d'un bois, un collègue est tombé sur un gros monsieur tout nu qui buvait un cubi de vin rouge en tailler sur une souche, surenchérit Xavier.

— Excellent. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— J'ai oublié la fin de l'histoire.

— Ce n'est pas grave : je la raconterai quand même. »



Welkom in Oignies -en- Thiérache

UN VILLAGE CONVOITÉ AU CŒUR DE LA GRANDE FORÊT

On l'appelait autrefois « le village des veuves », parce que les ouvriers du schiste y succombaient jeunes à la silicose. Oignies figure aujourd'hui avec sa commune, Viroinval, parmi les quinze plus pauvres de Wallonie. C'est l'une des plus belles aussi. Une clairière au milieu de la grande forêt de Nismes où, depuis plusieurs années, le tourisme est à la fois une aubaine et une malédiction : projet de « glamping » combattu par les locaux, pelletées de secondes résidences, hôtel du village racheté par la famille du milliardaire Albert Frère, citadins en complet de chasse. Et la vie villageoise, qui résiste vaille que vaille.

L'entrepreneur bruxellois bataille avec sa clé USB. On a déployé un tas de chaises dans la salle de fêtes, cent cinquante au moins, autant de postérieurs en dépoussièrent les assises, trépignent d'impatience, se tortillent d'agacement. « Vous portez des baskets blanches. À Oignies, on ne porte pas de baskets blanches ! » l'interpelle depuis l'assemblée le responsable du camping du village. Ses voisins de rangée confirment d'un hochement de tête entendu.

L'entrepreneur ne se laisse pas décontenancer, parvient à lancer son PowerPoint et se met à dépeindre devant l'assistance cette nuit australienne mémorable écoutée dans une cabane coquette en haut d'un acacia, ce sentiment de connexion intense avec Gaïa, les réverbérations enchanteresses de la Croix du Sud sur la cime des arbres, ce feu qui crépitait dans un brasero en bronze, les daïquiris hissés à la poulie jusqu'à une couche satinée, bref, un rêve éveillé, une expérience initiatique unique qu'il propose d'importer ici, à Oignies-en-Thiérache, commune de Viroinval, dans l'extrême sud de la province de Namur, dans le bois de Morimont. Il faudra bien sûr couper quelques arbres, mais ce projet de « glamping » — le camping glamour, la nature sans les moustiques, le prix d'un humérus la nuit — c'est une belle opportunité pour stimuler l'économie locale et créer de l'emploi.

De l'emploi ? « On lui a demandé de préciser : il s'agissait vaguement d'un mi-temps de femme de ménage et d'un autre de masseur », se souvient Adrien, vingt et un ans, président du comité des Apéros onégiens, présent à la réunion qui s'est tenue l'été 2022 et qui s'est soldée par une volée de bois vert villageoise précipitant l'abandon du projet. « Le gars a compris qu'il signait pour des pneus de voiture plats à chaque réveil, s'il venait s'implanter à Oignies. Sérieusement, ça n'avait aucun sens. Le camping du coin est en difficulté, on a déjà une forte concentration avec le village vacances et le domaine des Nobertins, et il voulait nous refourguer son projet mal foutu

qui allait dénaturer la forêt sans rien amener de positif à la collectivité, à peine quelques pièces dans la besace de la commune et des nuits de luxe pour un public privilégié. Deux mi-temps, en quoi ça peut aider à lutter contre la précarité ? »

Viroinval figure parmi les communes les plus pauvres de Wallonie. La douzième, en 2020, au vu du revenu médian par habitant. Sa particularité, qui fait aussi tout un pan de son économie : son cadre naturel, ses forêts dodelinantes, haut lieu des coupes de bois, des locations de chasse, des secondes résidences, de l'affluence touristique. Une réalité qui ne va pas sans certaines contrariétés chez les habitants du coin, confrontés au départ de la jeunesse, à l'arrivée massive des gens des villes, à la hausse du prix de l'immobilier, à une inévitable transfiguration du quotidien rural, en ébullition le week-end, l'été, et proche de la mort cérébrale le reste du temps.

Les villages de la commune prennent le soleil dans le creux de la vallée, le long du Viroin qui s'épanouit dans la Calestienne, un bourrelet de calcaire de cinq kilomètres de large coincé entre la Fagne et l'Ardenne. Oignies-en-Thiérache et ses huit cents habitants font exception à la règle. Isolé du monde, le village forme une clairière au milieu de la grande forêt. Un bus le matin, un autre le soir, les jours d'école ; le reste se fait en voiture ou ne se fait pas. Son territoire borde la frontière française qui pénètre la Belgique en une incise qui remonte jusqu'à Givet. Une terre sainte pour les cyclotouristes et les aficionados de marche nordique. Comme un diazépam pour les naturalistes les plus déprimés du pays. Ici, au détour d'un sentier bordé d'une prairie humide où glandouillent les brebis, les ailes d'un grand corbeau vous volent soudain le soleil, les pitons rocheux bousculent les pins et les feuillus, le silence des hommes restitue sa musicalité à la forêt, et puis tout le monde vous dit bonjour, car on a toujours dit bonjour, à Oignies. La curiosité locale, annoncée à toutes les entrées de la commune, se matérialise dans la cathédrale de Lumière, une œuvre en verre qui célèbre le

RÉCIT
NICOLAS
LAHAUT
PHOTOS
OLIVIER
PAPEGNIES



centre géographique de l'Europe des Quinze, sur la route qui file vers Fumay, fierté d'autant plus rigolote qu'avec l'élargissement progressif de l'Union, ce centre géographique s'est déplacé depuis belle lurette.

Léon à nonante-deux ans, trente-huit ans de vie professionnelle, quarante de pension. Aline a quatre-vingt-neuf ans. Quand l'un entame une phrase, l'autre la prolonge dans un élan quasi télépathique. Vivez soixante-sept ans à deux. Le couple n'est pas à proprement parler onégien: le gentilé local ne se brade pas, on l'envisage quand son nom orne les pierres du cimetière. «Des locaux, il y en a de moins en moins. On ne se connaît plus aujourd'hui. Beaucoup d'étrangers viennent acheter», commence Aline pour qui le qualificatif «étranger» concerne, peu ou prou, tous ceux qui ne viennent pas du village. «On me dit bonjour et je me dis: qui c'est?», poursuit Léon.

Aline et Léon ont déplié bagages à Oignies en 1969, à une époque où les lieux comptaient encore une dizaine de cafés, un Grand Bazar, pléthore d'échoppes, quand on tapait des

belotes en sirotant une goutte chaque jour après le travail, que le vin chaud s'agitait en haut de l'ancienne et minuscule piste de ski, près du camping, et que personne, ici, n'avait jamais entendu un mot de néerlandais.

La maison que le couple habite depuis plus de cinquante ans, en face de l'ancienne gare vicinale, en était d'ailleurs un, de café, alors que l'industrie couvinoise faisait l'essentiel des salaires du village, que Léon prenait ses 90 francs quotidiens à la poêlerie Efel, le double de ce qu'il était payé à Erquelinnes, quand il avait commencé dans le bois. Est-ce en clin d'œil à ce passé que leur porte d'entrée, jamais fermée à clé, entonne un air étonnant à chaque fois qu'on la pousse? Que la télé habille perpétuellement l'espace sonore?

Une certitude: Oignies est un berceau du socialisme régional. Jean-Baptiste Périquet, enfant du village, ouvrier mineur dans les ardoisières de Fumay à la fin du XIX^e siècle, fit entrer ses camarades dans la majorité locale dès 1895. Il fut le premier député rouge de Dinant-Philippeville. Dans une région rurale où le Parti

catholique puis le PSC n'étaient pas en reste, la cohabitation générait bien des frottements. «Quand on est arrivés à Oignies, les voisins m'avaient prise à part et détaillé chaque habitant du village, remémore Aline. Attention, tous ceux-ci, ce sont des calotins, on ne leur adresse pas la parole.»

Oignies était alors coupé en deux, comme une allégorie de la polarisation belge: au nord les calotins, au sud les socialistes, le pont de la ferme du Baty faisait office de nette démarcation. On se toisait du regard, on ne se fréquentait pas. Les deux écoles, catholique et libre, finissaient la journée avec un quart d'heure d'écart pour éviter les échanges de giroflées à cinq feuilles entre les rejets des uns et des autres. Au moment des élections, on en risquait jusqu'à l'intégrité de ses molaires. Sympathisant socialiste, Léon partait vers Treignes dès l'aurore avec les camarades pour y placarder des affiches du bourgmestre sortant Roger Delizée. «Des calotins nous y attendaient avec des manches de pioche pour nous casser la figure.»

Les temps ont changé. Jean-Marc Delizée, le fils de Roger, lui-même député socialiste depuis trente ans, plusieurs fois bourgmestre de Oignies, vit aujourd'hui dans une bicoque de plain-pied «côté calotins», bien loin de la rue qui porte le nom du paternel. Aline, qui a travaillé trente-cinq ans pour les parents Delizée, repassait encore ses chemises au début de sa vie professionnelle. Un gars sympa, Jean-Marc, qu'on croise de bon matin à la boulangerie Dé-Lys, qui s'est démené pour obtenir le point poste qui manquait tant au village, nous dit l'un, qui pêche par excès de clientélisme et de sympathie pour les chasseurs, nous dit l'autre.

Pendant quatre législatures, socialistes et chrétiens-démocrates ont même fait majorité commune, à Oignies, avant que la liste centriste ne fasse volte-face, aux dernières élections, et s'allie avec les libéraux pour envoyer Jean-Marc et le siens dans l'opposition. Cela s'est joué à un siège. «On a été trahis alors qu'on avait bien travaillé ensemble, notamment pour développer le tourisme dans la commune. Ça a permis de créer de l'emploi dans une région isolée sur le plan géographique et défavorisée sur le plan économique», regrette le député socialiste. Peu après le début de la législature, l'une des conseillères communales a démissionné, sa suppléante a changé de camp. Nouvelle curiosité locale: comme toutes les conditions n'étaient pas réunies pour voter une motion de méfiance, l'opposition communale est aujourd'hui majoritaire, à Oignies.

Elle a dans son visage plié ces délicats débris de l'enfance qu'une vie qui tasse le dos ne suffit pas à dissiper. Il a probablement vingt ans de moins qu'elle, il pourrait être son fils, avec son grand K-Way bleu Majorelle aux épaulettes roses, avec son pas un peu trop fatigué pour son âge. Ils descendent la rue Roger Delizée, probablement vers le K d'or, le café en face du camping — ils y vont presque tous les jours,

« Le covid a accéléré tout ça : les gens devaient rester en Belgique et beaucoup ont découvert Oignies. Quand des Flamands, charmés par notre région, comparent le prix des maisons à chez eux... Ils foncent. » — **Éric, restaurateur**

quand ils sortent de l'établissement, ils disent: à demain. Il est au téléphone, explique à Dieu sait qui, certainement un proprio, qu'il sera en préavis à partir de dimanche, qu'il ne faut pas s'inquiéter, que tout va s'arranger pour le loyer. Il raccroche. Il prend son bras à elle. Il dit: «Allez, c'est déjà un problème en moins.» Elle lui répond: «C'est même une bonne nouvelle.»

Loïc décapsule une Jupiler sur le rebord du bac qui borde son présentoir. Il rigole: «Quand j'ai ouvert le mois dernier, Eddy, le boucher, m'a averti: il ne peut y avoir qu'un coin dans la rue qui serve l'apéro. Pas de bol, la rue Jean-Baptiste Périquet devient celle de la Cure pile à mon épicerie.» Avant la reprise par Loïc, Chez Jeannine était tenu depuis quarante-deux ans par Jeannine. Il a fallu que la commune négoc-



cie avec les propriétaires des lieux, tentés de vendre ou d'en faire des appartements, pour que l'endroit puisse demeurer un commerce.

On boit un café avec Adrien, le président du comité des Apéros onégiens, sur un mange-bout de fortune placé dans le fond du magasin. Il explique que chez Eddy, où l'on trouve le meilleur gibier en période de chasse, il arrive, de façon totalement aléatoire, généralement sur le coup de 11 h, que les bouteilles de chablis se joignent aux râbles de lapin et aux culottes de bœuf. On entre chercher de la charcuterie artisanale et on ressort tout guilleret une heure plus tard.

En semaine, Adrien pose des robots-tondeuses près de Givet mais, avec l'Ascension, le week-end commence ce jeudi. Les abords de l'église Saint-Rémy s'animent comme par incantation. Les touristes, les cyclistes, les marcheurs, essentiellement néerlandophones, transitent par le cœur du village. L'un ou l'autre s'aventure à l'intérieur de l'échoppe où plusieurs villageois papotent dans la file: tiens, Cacasse, il ne s'est pas fait opérer, oh, si, ça fait déjà une paire de

semaines, figurez-vous que j'ai bu une gourde avec lui hier soir, ah oui?, oui, il va à la brocante à Olloy aujourd'hui, je pensais qu'il allait à celle de Petigny, excusez, verkoopt u Vittel bidons?, purée, il faut que je me mette au néerlandais, quelqu'un parle néerlandais? Je crois qu'elle cherche les bouteilles d'eau, ah, là-bas, made-moiselle, mais je n'ai plus de Vittel, goen Vittel.

On accompagne Adrien pour donner un coup de main à Éric, le mari de Caro qui tient le restaurant Chez Caro, à cinquante mètres de l'épicerie. Le couple produit aussi du fromage de brebis. Tandis qu'on transbahute un gros frigo américain vers la remorque garée en face de l'établissement, et qui servira à rafraîchir les bières locales du festival du Cheval Déchaîné de samedi, à la ferme de la Luissière, Éric, qui est né ici à la fin des années 1960, explique comment il a vu Oignies progressivement gagné par le tourisme et les secondes résidences. «Le covid a accéléré tout ça: les gens devaient rester en Belgique et beaucoup ont découvert Oignies. Quand des Flamands, charmés par notre région, comparent le prix des maisons à chez eux... Ils foncent.» Éric sait qu'il ne prêche pas pour sa chapelle, que le resto et son affaire fromagère peuvent en bénéficier, mais il affirme que cet afflux tue le village. «On devient un village-dortoir: on a 30% de secondes résidences. Il n'y en avait pratiquement pas quand j'étais gamin. En semaine, ici, tu peux t'asseoir au milieu de la route: tu ne te feras pas écraser. Et puis nos enfants, pour acheter une maison, ils peuvent repasser.»

Quand on était passé à la maison des jeunes du village, quelques jours plus tôt, où deux ados prenaient le soleil en confessant errer comme des âmes en peine à Oignies — «il ne se passe rien» — Charline, l'animatrice, nous avait raconté que sa jeune collègue, désireuse d'acheter une maison en vente dans la rue, s'était fait doubler par des Flamands qui avaient follement surenchéri. «Elle a finalement dû aller s'installer du côté de Givet pour trouver quelque chose d'abordable.» Les voisins d'Adrien, partis vivre à Mouscron récemment, ont aussi vendu à des Flamands. «La maison était mise à 150 000 euros. Ils l'ont prise à 200 000 euros sans la visiter.» La fille de Caro et Éric a eu plus de chance: après avoir bien galéré, elle est finalement tombée sur un couple qui refusait de vendre à des «étrangers». Tant pis pour la bonne affaire, leur ancienne demeure ira à une jeune du coin.

La terrasse de Chez Caro se garnit pour le midi. Elle n'ouvre que le week-end et les jours fériés, le reste du temps, ça ne vaut certainement pas la peine. Aline et Jean-Lou sirotent un Campari orange. Originaires de Soignies, ils se sont débarrassés du «s» au moment de leur retraite pour venir habiter leur seconde résidence aux Nobertins, un domaine privé de cent hectares au milieu des bois de Oignies.

L'endroit faisait jadis partie d'une baronnie locale. En 1964, des investisseurs l'ont racheté et divisé en trois cents parcelles destinées à accueillir de petits chalets de plain-pied. Pour pas très cher, des citadins venus en grande partie de Flandre, mais aussi de Liège ou de Charleroi, purent s'offrir un pied-à-terre



Philou et Angie
au domaine des
Nobertins.

« On est sur une petite nappe aquifère d'une qualité exceptionnelle. La colline est truffée d'eau. En deux-trois ans, avec l'afflux de touristes, avec les bains norvégiens, on l'a quasiment vidée. »

— Philou, occupant d'un chalet aux Nobertins

modestes, d'autres carrément délabrés, et puis le « Whisky Lodge », le « Challux Papillon », le chalet « Woodpecker », un cheptel de gîtes qu'on trouve en deux clics sur les sites de location en néerlandais.

Philou nous tend un verre d'eau. « On est sur une petite nappe aquifère d'une qualité exceptionnelle. La colline est truffée d'eau. En deux-trois ans, avec l'afflux de touristes, avec les bains norvégiens, on l'a quasiment vidée. »

Angie et Philou vivent chacun dans leur chalet. Angie a la trentaine, est originaire de Liège, elle était sur la place Saint Lambert le jour des attentats, elle est venue chercher aux Nobertins la quiétude que la ville lui a volée. Avec ses lunettes rondes et son chapeau en feutre jaune, Philou décrit ce paradis pour ornithologues qui l'a convaincu de quitter le Brabant wallon : les volées de pinsons, les grues cendrées, les pics de toutes espèces qui s'abreuvent le long de l'Alyse, au sud du domaine, frontière fluviale avec la France. Où certains ont construit des chalets un peu trop gros, aussi.

Le domaine, dont seule la moitié des trois cents parcelles est aujourd'hui bâtie, n'est régi par aucune règle publique de prescriptions urbanistiques. Depuis que le Conseil d'État a refusé, il y a peu, toute valeur légale au règlement interne qui impose une surface maximale de 60 m², le risque de voir fleurir de gigantesques chalets de plusieurs étages fait frémir bien des habitants.

Un risque d'autant plus important que les dernières années, quelques promoteurs flamands, certains membres du CA du domaine, déjà détenteurs de plusieurs lodges touristiques, ont racheté des parcelles et fait engager des travaux dans les chemins de la copropriété, notamment pour acheminer plus d'eau et la fibre optique. « À un moment où les enjeux sur l'eau sont gigantesques et où on devrait diminuer au maximum notre impact sur la forêt, on prend une curieuse trajectoire, regrette Angie. Et que vous en vouliez ou non, on vous l'impose et on vous fait payer. »

Un jour où elle faisait état de ses inquiétudes à l'un de ces promoteurs, celui-ci lui a répondu : « Tu ne voudrais quand même pas que ça reste une forêt, ici. »

Les cyclotouristes flamands finissent leur journée à rosir sur la terrasse du K d'or. À ceux qui lui commandent een bordje kaas, la serveuse précise, un peu irritée, qu'elle n'est pas bilingue. Tant pis pour le casse-dalle. Les habitués du village se sont réfugiés à l'intérieur. Lui a déposé son K-Way bleu Majorelle aux épaulettes roses sur le rebord de sa chaise. Il termine sa Jupiler sans alcool. Elle, elle ne boit rien. Il en commande une deuxième. La serveuse profite de cette ouverture inespérée, s'enquiert auprès d'elle : « Toujours rien à boire ? — Toujours rien. » Elle sourit poliment. « Peut-être que ça viendra. »

Giselle promène son chien sur le trottoir qui monte en rampe, juste devant sa maison, rue Jean-Baptiste Périquet. Elle a vécu presque toute sa vie à Bruxelles, mais son patronyme peuple la moitié du cimetière : Giselle Manise est onégienne. Elle est revenue vivre au village il y a quelques années, quand, sur son lit de mort, son père lui a fait promettre de ne pas abandonner la bâtisse qu'on se transmet dans la famille depuis des temps immémoriaux. Au XVII^e siècle, un ancêtre de Giselle, originaire du village de Manises, en périphérie de Valence, avait été contraint de quitter sa campagne pour grossir les rangs des 17 000 fantassins espagnols envoyés en découdre avec l'armée française lors de la bataille de Rocroi de 1643. Les Français avaient gagné et l'ancêtre était resté. Appuyée à la rambarde qui surplombe l'ancien restaurant *Au sanglier des Ardennes*, elle jette un œil songeur vers les vestiges de l'établissement : « Vivement que ça rouvre. Ça



Camouflage
complètement
raté, on l'a vu.

mettra un peu d'animation dans le village. Je suis une citadine, moi. Qu'est-ce qu'on se fait chier ici. »

Le restaurant, étoilé pendant vingt ans, a mis la clé sur la porte il y a cinq ans avec le départ à la retraite de son chef, Jacky Buchet, aux fourneaux depuis ses quatorze ans. Sur la devanture qui prend la poussière, on a scotché un article de *L'Avenir* dans lequel le chef confie : « Si le bâtiment reste vide, cela va faire un trou dans le village. Mes parents ont amené beaucoup de touristes, ici, nous avons fait connaître Oignies. Si un jeune veut se lancer, on est prêt à l'aider. Ou si Marc Coucke veut investir... »

L'allusion à Durbuy — où le milliardaire gantois a racheté *Le sanglier des Ardennes*, hostellerie emblématique du village le plus connu de la vallée de l'Ourthe — prend un tour prophétique lorsqu'on porte le regard vers le permis d'urbanisme, épinglé à côté du vieil article, qui prévoit la transformation et l'extension de l'hôtel-restaurant. Un nom : Cédric Frère. Le petit-fils du milliardaire Albert Frère, décédé en 2018, et qui possédait une chasse

de 800 hectares à Oignies. Celui-ci déroulait régulièrement son rond de serviette au *Sanglier* pour s'envoyer un gibier en sauce, une truite à l'amande ou une caille aux cerises. Cédric Frère prolonge la tradition familiale : une fois l'extension de l'établissement réalisée, un luxueux hôtel et son restaurant gastronomique accueilleront les chasseurs en provenance de Flandre et de la capitale. De nombreux villageois craignent qu'elle ne dénature l'aspect du village.

À Oignies, la chasse est chose commune depuis toujours. Elle est le lieu d'une rencontre entre une société bourgeoise, venue des villes, et les locaux qui arrondissent leur fin de mois en traquant le gibier. Cacasse, rentré entier de la brocante de Petigny, doit son « spot », comme on dit ici, son sobriquet, de l'époque où il allait traquer la bécasse avec le paternel. La chasse, il s'en fichait, mais cent cinquante euros la journée, ce n'est pas rien. « Il n'y a pas d'affrontement de classes, sur la question de la chasse. C'est plutôt un lieu de rapprochement », nous avait expliqué Jean-Marc Delizée, qui profita d'ailleurs de son opposition majoritaire au conseil communal pour bloquer un projet de chasse à licence, plus éthique pour ses promoteurs, qui aurait signé la fin de la pratique de la traque. Le jour des discussions au conseil, des dizaines de chasseurs étaient venus claironner devant la maison communale.

À quelques dizaines de mètres à peine du futur hôtel-restaurant de la famille Frère, Vanessa tient son enfant dans les bras. Elle loue sa petite maison au tarif social, juste-là, et s'occupe seule du petit. Elle dit : « Je ne suis pas veuve, le père est parti. » Au XIX^e siècle, on appelait Oignies le village des Veuves. Presque tous les hommes travaillaient dans les ardoisières locales. Ces ouvriers du schiste succombaient, pour la plupart, de la schistose ou de la silicose une fois la quarantaine atteinte. Ils savaient tous le risque qu'ils couraient. Ils y allaient quand même. On dit qu'au temps le plus fort, 80 % des femmes avaient perdu leur mari.

L'hiver froid et mouillé a mis un siècle à déguerpir. Des rayons de soleil obliques tombent sur les façades de la rue de Revin. Contrairement aux rues de Fumay et de Rocroi, elle ne mène pas à la ville française sinistrée dont elle porte le nom. Les pierres du pays absorbent la chaleur nouvellement venue. Dans la plaine de jeux du camping, ouvert mais vide, des jeunes demandeurs d'asile du centre d'accueil de la Croix-Rouge prennent du bon temps. L'école communale du village aurait sûrement déjà mis la clé sous la porte si les enfants du centre n'y étaient pas scolarisés.


Lui n'a pas fait tomber son K-Way bleu Majorelle aux épaulettes roses. Il lui tient le bras. Il lui tient toujours le bras, quand ils flânent ensemble. Ils remontent la rue. Elle tient dans la main un bouquet de muguet. Il met son nez dessus. Il lui dit : « Ça sent bon. »

Elle se tourne vers lui. Ses yeux ont la douceur du printemps. Elle précise : « Ça sent mal. »

Reportage
photo réalisé
avec le soutien
du Fonds pour
le journalisme.

BELGIQUE

VAGABONDE

 wilfriedmag.be



9 772566 101231

Wilfried SC, nv, de la Boele
d'Or, 21, 1050 Brussels
Chapelle Brunelle X - 1921108